

Revue Théologique des Bernardins

JAN.  
AVR.  
2013

Revue Théologique des Bernardins  
F A C U L T É N O T R E - D A M E



REVUE THÉOLOGIQUE  
DES BERNARDINS

JANVIER  
AVRIL  
2013



**À propos de deux œuvres d'Edith Stein : *Vie d'une famille juive* (1933) et *Comment je suis venue au carmel de Cologne* (1938)**

Sophie BINGGELI

**La situation du judaïsme allemand à l'orée du xx<sup>e</sup> siècle...**

Maurice-Ruben HAYOUN

**L'autobiographie d'une juive allemande du xx<sup>e</sup> siècle**

James BAADEN

**La recherche du sens de l'histoire personnelle et européenne à travers les joies et les épreuves de la vie dans *Vie d'une famille juive***

Christof BETSCHART

**L'ouverture aux femmes des universités allemandes à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle**

Anne-Laure BRIATTE-PETERS

**L'expérience phénoménologique et l'ouverture à la vie spirituelle dans l'itinéraire intérieur d'Edith Stein...**

Jean-François LAVIGNE

**Surdité de l'Église face à l'appel d'Edith Stein**

Paul THIBAUD

**Le combat de la vérité de la personne humaine face à l'idéologie nazie – résistance intellectuelle et spirituelle chez Edith Stein...**

Eric DE RUS

***Vie d'une famille juive* (1933) et *Apologie pro vita sua* (1864) de John Henry Newman : une mise en perspective**

Mgr Olivier DE BERRANGER

**Perspectives : Edith Stein, « docteur de la sagesse... »**

Sophie BINGGELI



**COLLÈGE DES  
BERNARDINS**

**LETHIELLEUX**

Couverture : *Pour Roland*,  
Grégoire Balay.  
Image reproduite avec l'aimable  
autorisation de l'artiste.



ISBN 978-2-249-62275-5  
14 €  
Sodis LT03771

**COMITÉ DE RÉDACTION :** Frédéric LOUZEAU (Directeur, Faculté Notre-Dame), Olivier ARTUS (Institut Catholique de Paris, Commission Biblique Pontificale), Chantal DELSOL (de l'Institut, Académie des Sciences morales et politiques, Institut Hannah Arendt), Vincent GUIBERT (Faculté Notre-Dame), Alexis LEPROUX (Faculté Notre-Dame), Brice de MALHERBE (Faculté Notre-Dame, Pôle de recherche du Collège des Bernardins), Livio MELINA (Institut Jean-Paul II), Gemma SERRANO (Faculté Notre-Dame), Philippe VALLIN (Faculté Théologique de Strasbourg, Commission Théologique Internationale), Corinne MAUMY (Webmaster).

**Revue Théologique des Bernardins**, 20 rue de Poissy – 75005 Paris, [rtb@collegedesbernardins.fr](mailto:rtb@collegedesbernardins.fr)  
Tél. : 01 53 10 74 36.

Abonnement 2012-2013 auprès de Faculté Notre Dame/École Cathédrale, 20 rue de Poissy – 75005 Paris (bulletin en fin de numéro).

Prix : 35 euros pour la France, 45 euros pour la CEE et 55 euros pour l'international.

© Collège des Bernardins 2012  
ISBN 978-2-249-62275-5

# Sommaire

(janvier-avril 2013 – 7)

## **À propos de deux œuvres d'Edith Stein : *Vie d'une famille juive* (1933) et *Comment je suis venue au carmel de Cologne* (1938)**

Sophie BINGGELI

p. 13-19

Les deux œuvres étudiées lors des Journées Edith Stein (12-13 octobre 2012, Collège des Bernardins) s'inscrivent dans l'histoire dramatique de l'Allemagne et de l'Europe, et de leur auteure. 1933 : arrivée de Hitler au pouvoir ; 1938 : annexion de l'Autriche et Nuit de cristal. La lucidité d'Edith Stein impressionne et invite à en chercher les ressorts.

## **La situation du judaïsme allemand à l'orée du xx<sup>e</sup> siècle. L'état du judaïsme d'Allemagne et de l'aire culturelle germanique à l'époque d'Edith Stein**

Maurice-Ruben HAYOUN

p. 21-39

Faut-il, pour être vraiment allemand, renoncer à son identité juive ? Faut-il, pour rester juif, vivre en ghetto ? Qu'est-ce qu'être juif ? C'est la question qui agite l'aire culturelle allemande au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'autant plus que l'antisémitisme latent dénie aux Juifs leur germanité. M.R. Hayoun nous aide à voir clair dans cette situation et ces débats, auxquels Edith Stein a certainement été sensible, Breslau, où elle a passé sa jeunesse, étant habitée par une importante communauté juive avec un séminaire théologique rabbinique.

## **L'autobiographie d'une juive allemande du xx<sup>e</sup> siècle**

James BAADEN

p. 41-49

Le rabbin J. Baaden s'interroge sur les interprétations qui ont été données du « phénomène Edith Stein ». Si la réception dans les

milieux catholiques se lit à travers le phénomène de la sainteté, elle est plus complexe dans les milieux juifs. Il importe de revenir à la source d'Edith Stein : *Mémoires d'une grand-mère* de Pauline Wengeroff pour caractériser l'écriture autobiographique de la *Vie d'une famille juive*. À travers l'évocation du passé de sa famille juive se déploie une réflexion sur la valeur de l'éducation et sur la relation entre Nation et État. Ces préoccupations sont mises en rapport avec celles d'autres écrivains juifs contemporains d'Edith Stein.

**La recherche du sens de l'histoire personnelle et européenne à travers les joies et les épreuves de la vie dans *Vie d'une famille juive***

Christof BETSCHART

p. 67-93

Dans la *Vie d'une famille juive*, Edith Stein montre que, dans sa jeunesse, elle envisageait sa destinée personnelle en opposition avec son milieu, malgré la grande affection qu'elle nourrissait pour sa famille. Ce qui domine sa vie alors est son sens de l'amitié et son goût pour l'étude et surtout le travail philosophique. C. Betschart souligne que ce sens de son histoire personnelle doit être intégré dans un sens de l'histoire européenne. Son patriotisme n'empêche pas sa conscience de la solidarité humaine qui l'amène, en 1915, à servir dans un hôpital militaire et à se lancer, après la Première Guerre mondiale, dans l'aventure politique avec le Parti démocrate allemand.

**L'ouverture aux femmes des universités allemandes à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle**

Anne-Laure BRIATTE-PETERS

p. 95-117

A.L. Briatte-Peters expose avec précision le contexte historique, dans lequel Edith Stein a dû lutter pour parvenir, en tant que femme, à faire des études universitaires et les raisons pour lesquelles elle a dû renoncer à une carrière universitaire. Elle profite de la réforme de l'éducation en Prusse de 1908 pour passer le baccalauréat en 1911, qui lui donne droit d'entrer à

l'université, à Breslau, puis à Göttingen et enfin à Fribourg. Mais cet accès des femmes est envisagé comme une concession et non un droit. C'est seulement en 1919 que les Allemandes sont autorisées à embrasser une carrière universitaire. Cependant, les oppositions sont tenaces, surtout en philosophie, et Edith Stein n'a pu y parvenir, faute d'un soutien énergique de Husserl.

### **L'expérience phénoménologique et l'ouverture à la vie spirituelle dans l'itinéraire intérieur d'Edith Stein : de la recherche philosophique du sens au don total à Dieu**

Jean-François LAVIGNE

P. 119-129

Quelle est la place de l'expérience phénoménologique dans la croissance de la vie spirituelle d'Edith Stein ? À Göttingen, dans la Société des jeunes phénoménologues, elle s'engage dans une attitude éthique générale, caractérisée par la recherche d'une vérité objective. Elle est marquée par des personnes comme A. Reinach et M. Scheler et par leurs témoignages vécus plutôt que par leurs idées. S'ajoute en 1915, l'expérience empathique de la souffrance et l'exercice de vertus de profonde humanité comme le service des soldats blessés et mourants dans l'hôpital militaire de Weisskirchen. Toutes ces expériences participent au chemin spirituel vers le baptême. Enfin, l'itinéraire qui la conduit au Carmel est aussi d'abord éthique : voulant faire quelque chose pour le peuple juif persécuté, elle découvre le sens de l'intercession sacrificielle, grâce à la lecture des grands mystiques.

### **Surdité de l' glise face à l'appel d'Edith Stein**

Paul THIBAUD

P. 119-129

P. Thibaud s'interroge sur l'attitude de l' glise face au nazisme et les raisons pour lesquelles la lettre d'Edith Stein   Pie XI n'a pas reçu de réponse. La stratégie de l' glise était d'établir un concordat (signé en 1933) pour obtenir une liberté d'action et d' ducation. Mais le harcèlement du clergé et des fidèles ne cesse pas. Face à cette situation, l' glise nourrit l'illusion du retour du nazisme sous sa tutelle morale, une fois les maladies de jeunesse dépassées. Progressivement, Pie XI et quelques évêques allemands discernent la nocivité et la perversion du

nazisme. Cette histoire difficile donne à méditer sur la liaison du religieux et du politique.

### **Le combat de la vérité de la personne humaine face à l'idéologie nazie – résistance intellectuelle et spirituelle chez Edith Stein**

Eric DE RUS

Ayant perçu le danger du nazisme qui déshumanise l'homme et remet en cause la culture, comme vecteur de progrès de l'humanité, Edith Stein y oppose une profonde résistance. D'un point de vue intellectuel, elle se met à l'écoute des grandes œuvres de l'humanité, pour rejoindre sa plus profonde intériorité. Cette démarche est parachevée par sa décision d'entrer au Carmel et l'offrande qu'elle fait de sa vie en union à la Croix du Christ. On voit ici comment la sainteté vécue comme l'accomplissement de la personne humaine est le meilleur rempart contre la barbarie.

### ***Vie d'une famille juive* (1933) et *Apologie pro vita sua* (1864) de John Henry Newman : une mise en perspective**

Mgr Olivier DE BERRANGER

Mgr de Berranger établit un parallèle entre deux personnalités converties au catholicisme, J.H. Newman et E. Stein, nés à presque un siècle de distance. Il s'en dégage une même dynamique. Tous deux ont lutté contre la pensée ambiante, J.H. Newman contre le libéralisme, E. Stein contre l'idéalisme critique – deux formes de subjectivisme. L'un redécouvre et l'autre découvre l'Église Corps mystique du Christ. Ils se présentent à nous comme des vigies pour notre temps.

### **Perspectives : Edith Stein, « docteur de la sagesse... »**

Sophie BINGELI

Quelle place occupe la *Vie d'une famille juive* dans la littérature mondiale ? Sans doute cet écrit se situe aux côtés des *Confessions* de St Augustin et de la *Vie* de Ste Thérèse d'Avila. En ce

sens, il mérite que nous lui accordions une grande attention d'autant que son auteure pourrait devenir un jour docteur de la sagesse.



## BON D'ABONNEMENT

à retourner à  
Collège des Bernardins/Faculté Notre-Dame  
20 rue de Poissy – 75005 Paris  
faculteND@collegedesbernardins.fr

Je m'abonne à la *Revue Théologique des Bernardins* :  
1 an (3 numéros)

France métropolitaine : 35 € CEE et Suisse : 45 €  
reste du monde : 55 €

Merci de l'envoyer à l'adresse suivante :

M., M<sup>me</sup>, M<sup>lle</sup> : NOM : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Code postal : .....

Ville : .....

Pays : .....

Je joins un chèque de ..... euros à l'ordre de  
École Cathédrale/Revue

# La recherche du sens de l'histoire personnelle et européenne à travers les joies et les épreuves de la vie dans *Vie d'une famille juive*

Christof BETSCHART ocd

## Introduction

La question du sens de l'histoire personnelle traverse la vie d'Edith Stein. Celle de l'histoire européenne le fait un peu moins au début de sa vie. Mais même si, à l'époque d'Edith Stein, il n'est pas encore question de l'Europe comme aujourd'hui, nous trouvons chez elle les attitudes intérieures et politiques qui nous manifestent sa sensibilité pour les relations supranationales. Dans le cadre de cet article, nous allons traiter la question très vaste à partir de deux textes autobiographiques de notre auteure, *Vie d'une famille juive*, écrits entre 1933 et 1935 ainsi qu'en 1939. La recherche du sens de l'histoire sera guidée par les joies et les épreuves qu'Edith Stein relate dans ces écrits. À vrai dire, ce ne sont ni les joies ni les épreuves en tant que telles qui révèlent le sens de l'histoire, mais les événements eux-mêmes qu'elle vit dans la joie ou en tant qu'épreuve. Nous nous intéressons surtout aux joies et aux épreuves qui la touchent en profondeur et qui nous aideront à discerner le poids objectif des événements pour la recherche du sens. Pour des raisons pédagogiques, nous aborderons dans une première partie la question du sens de son histoire personnelle avant d'élargir cette question dans une deuxième partie à l'histoire européenne.

pages 51 à 65

Revue théologique des Bernardins - Janvier 2012 - 7

## La recherche de sens dans l'histoire personnelle

### Appelée à une grande destinée

Un refrain scande l'autobiographie d'Edith Stein : elle se voit destinée à quelque chose de grand. Quand elle raconte son enfance, elle évoque ses rêves : « je voyais toujours devant moi un brillant avenir. Je rêvais de bonheur et de gloire car j'étais convaincue que j'étais destinée à quelque chose de grand et que je n'appartenais pas du tout à ce milieu étroit et bourgeois dans lequel j'étais née. » (VFJ 102) Selon la logique chronologique du récit, Edith avait environ sept ans au moment de ces rêves, que par ailleurs elle ne partage avec personne. La destinée dont elle rêve et qui se profile encore sans contours dans son monde intérieur est perçue comme opposée à son milieu vital qu'elle taxe d'étroit et de bourgeois. Elle explicite bien plus tard ce qui a pu la rebuter dans la bourgeoisie juive en parlant de Hans et Franz Horowitz, deux de ses cousins : il s'agit de « la "double morale", que nous refusions énergiquement ma sœur [Erna] et moi » (VFJ 90). Cette morale hypocrite « permettait » aux garçons une grande latitude dans les relations amoureuses alors que les filles étaient beaucoup plus surveillées<sup>1</sup>. Edith, elle, aspire à la vérité et à l'authenticité dans les relations et, dans ce sens, elle se dit être d'accord, bien avant son baptême, avec l'idéal catholique du mariage<sup>2</sup>. Trois points pourront illustrer l'aspiration d'Edith à une plus grande authenticité : Le *premier* concerne les jeux d'enfants et notamment les questions sur l'honneur et en conscience auxquelles il fallait répondre en toute franchise. Edith Stein commente ce jeu : « C'était le désir de pénétrer les secrets du cœur humain [...] ; et s'il nous coûtait parfois de devoir répondre à de telles questions, cette plongée dans nos profondeurs nous procurait un remarquable sentiment d'élévation. » (VFJ 89) Le *deuxième* point pourrait paraître plus anodin : Edith s'oppose

1. Cf. VFJ 90, note 1.

2. VFJ 293.

à être fardée lors d'une danse qu'elle exécute avec d'autres enfants pour l'anniversaire d'une grand-tante : « Je protestai vivement et, à ma grande joie, cela [le fait d'être fardée] s'avéra être totalement superflu le soir de la fête parce que nous avions tous les joues rouges d'excitation et que nous n'avions vraiment pas besoin d'en rajouter. » (VFJ 101) Le refus d'être fardée indique son désir d'être sans masque, d'être elle-même. Le troisième point concerne, bien des années plus tard, la rédaction de la *Vie d'une famille juive* qui laisse transparaître son désir de raconter la vie comme elle est. Dans son testament, écrit au Carmel d'Echt le 9 juin 1939, elle ajoute en marge du papier une remarque concernant le manuscrit de son autobiographie et que l'on trouve seulement dans l'édition allemande : « Je demande à ne pas publier l'histoire familiale, aussi longtemps que mes frères et sœurs sont en vie, et à ne pas la leur donner. »<sup>3</sup> Edith savait qu'elle présentait l'histoire de sa famille sans fard et qu'elle n'embellissait pas les choses. Cela nous indique un premier aspect très important de sa quête de sens : pour saisir le sens des choses, il faut d'abord saisir les choses telles qu'elles sont et non pas telles qu'on les voudrait.

Edith Stein perçoit sa destinée non seulement en opposition avec son milieu social qu'elle expérimente comme étroit et hypocrite, mais encore en opposition avec sa religion juive. On connaît bien la décision d'Edith d'arrêter sa pratique religieuse lors de son séjour à Hambourg chez sa sœur Else à l'âge de 14 ans : « C'est là que, de manière très consciente et délibérée, j'ai perdu l'habitude de prier. Je ne réfléchissais pas à mon avenir mais je continuais de vivre dans la conviction que j'étais destinée à quelque chose de grand. » (VFJ 190) Edith suggère une tension entre sa grande destinée et sa pratique religieuse, mais comment la comprendre ? Au fond, la vie religieuse de sa famille manquait pour elle de sens, non pas parce que la pratique religieuse en tant que telle n'aurait pas de sens, mais parce que cette pratique

3. « Die Familiengeschichte bitte ich nicht zu veröffentlichen, solange meine Geschwister leben, und ihnen auch nicht zu übergeben. » (ALF 375).

n'était pas suffisamment réfléchie. Edith a vu sans doute la foi profonde de sa maman, mais elle n'a pas vraiment reçu une initiation religieuse qui lui aurait permis de saisir le sens de son appartenance religieuse. Ainsi elle fera véritablement connaissance de son judaïsme seulement après son baptême.

La critique d'Edith Stein à son milieu social et religieux n'exclut pas la grande affection qu'elle a pour sa famille et notamment pour sa mère. Mais cette affection n'amointrit pas sa lucidité par rapport au manque d'authenticité dans le regard sur les événements et par rapport au manque de réflexion sur leur portée. On le devine, ce sont des manques qu'elle cherchait à combler en tant que phénoménologue. Mais avant d'y arriver, il nous faut reprendre la vie de la jeune Edith Stein à Breslau. Elle connaît toutes les joies d'une jeune de son âge : les fêtes, la danse, le sport, les vacances et les randonnées dans le *Riesengebirge* au sud de Breslau, les bonnes choses à manger, notamment le chocolat *Lindt* dont elle parle à deux reprises une vingtaine d'années après l'événement<sup>4</sup>. En même temps, ces joies de la lycéenne et de la jeune étudiante ne font pas le tout de sa vie comme il ressort clairement d'un événement significatif. Quand elle participe avec Erna à un bal costumé organisé par l'association des étudiantes, les deux sœurs se disent en rentrant vers six heures du matin : « Dieu merci, nous n'avons pas que cela pour remplir notre vie. » (VFJ 260) Qu'y a-t-il donc d'autre pour remplir la vie d'Edith, pour lui donner un sens ? Son autobiographie nous parle surtout de deux choses intimement liées : l'amitié et les études notamment philosophiques.

### Une vie remplie : amitié et études

Edith Stein se consacre volontiers à la description détaillée de ses relations amicales. Cela vaut surtout pour ce qu'elle appelle le trèfle à quatre feuilles constitué par les quatre amies Rose Guttmann, Lilli Platau ainsi qu'Erna et Edith Stein. Edith relate les

4. Cf. VFJ 176 et 447

événements vécus ensemble et très souvent elle s'arrête sur des descriptions de personnes, leur physionomie et leur caractère avec leurs qualités et leurs défauts. L'amitié ne se fonde pas sur une vision idéalisée des amis, mais sur une relation en vérité qui intègre les limites et les faiblesses<sup>5</sup>. En lisant la *Vie d'une famille juive*, on est frappé par la grande liberté et franchise dans la manière de décrire ses amitiés et sa propre vie intérieure. Pendant les semestres universitaires, les quatre amies avaient l'habitude de passer chaque semaine une soirée ensemble : « je me souviens encore de la joie profonde éprouvée lorsque, après une journée chargée, nous nous asseyions dans un jardin devant la ville sous un pommier en fleurs pour prendre notre dîner et parler à cœur ouvert des questions qui nous passionnaient. » (VFJ 157) De même, concernant les vacances du trèfle à quatre feuilles, Edith Stein évoque la joie d'échanger : « Nous n'étions en tout cas jamais à court de sujets et ne connaissions pas de plus grande joie que nous ouvrir ainsi nos cœurs. » (VFJ 177)

Cette ouverture dans le partage semble s'opposer à la retenue qu'on attribue habituellement à Edith Stein. En effet, d'après le témoignage de Hedwig Conrad-Martius, Edith lui aurait dit : *Secretum meum mihi* – mon secret est à moi, et on interprète : je ne livre pas mon secret. Si l'on généralise cette phrase pour en faire la quintessence du caractère d'Edith Stein, on arrive difficilement à comprendre son sens profond de l'amitié qu'elle met en évidence dans son autobiographie et qui se perçoit tout autant à la lecture de sa correspondance<sup>6</sup> qui est marquée par son désir de communiquer en profondeur, du moins avec quelques interlocuteurs privilégiés. Cela signifie, à mon avis, que le souvenir de Hedwig Conrad-Martius a contribué à créer une image unilatérale d'Edith Stein. En effet, il se situe au moment où Edith chemine vers le baptême dans l'Église catholique et où elle apprend à se connaître elle-même dans une nouvelle profondeur,

5. Cf. la relation avec Rose Guttmann à qui elle reproche le manque de véracité : « je lui dis que je ne voyais pas dans les défauts de quelqu'un une raison pour lui retirer mon amitié. » (VFJ 162)

6. Cf. E. STEIN, *Correspondance I* (1917-1933) et *Correspondance II* (1933-1942).

à la lumière de Dieu. Par rapport à Dieu, elle se découvre elle-même comme un mystère. Cela correspond bien à une autre traduction du *secretum meum mihi* qui s'appuie sur une analyse grammaticale plus osée<sup>7</sup> : je suis pour moi-même un mystère<sup>8</sup>.

L'amitié et les études sont intimement liées. Les quatre amies suivent des études à l'université de Breslau. Erna et Lilli sont inscrites en médecine; Rose étudie les mathématiques et les sciences naturelles tout en suivant quelques cours de philosophie et de psychologie. Edith se lie d'amitié avec d'autres étudiants « exemplaires » qui n'ont rien en commun avec les étudiants paresseux qu'elle appelle avec mépris « les idiots » (VFJ 246). Elle s'engage, dans la liberté académique la plus totale, dans un programme très chargé constitué de cours d'histoire, d'allemand, de philologie ancienne, de psychologie et *last but not least* de philosophie. Ce choix de cours peut étonner quand on sait que déjà avant son bac, Edith Stein aspirait à étudier la philosophie, comme elle le relate elle-même<sup>9</sup>. Ce n'est que par souci pour sa famille qu'elle disait vouloir passer l'examen d'État en allemand, histoire et latin en vue d'avoir un poste d'enseignante. Mais elle ajoute : « Je gardais en tête de faire de la philosophie, mais je n'en parlais plus car je ne savais pas encore qu'elle pouvait être considérée comme une matière d'examen. » (VFJ 222) Pendant les quatre semestres qu'elle suit à Breslau, elle doit renoncer aux études de latin pour pouvoir se consacrer à la philosophie. Au fond, elle trouve dans toutes les disciplines qu'elle

7. 'Mihi' comme datif final donne littéralement : mon secret *pour moi*. Cela peut s'entendre en deux sens : *premièrement* mon secret m'appartient et *deuxièmement* mon secret est un secret pour moi.

8. Cf. H. KLUETING, « 'Secretum meum mihi'. Eine Anmerkung zu Edith Stein », *Edith Stein Jahrbuch* 11 (2005) 65-75. Klüeting argumente dans son article qu'Edith Stein ne se réfère pas directement à Is 24,16, mais plutôt à Jean de la Croix dans son *Cantique spirituel* A 32, 1. Il est intéressant de voir que le *secretum meum mihi*, cité par Jean de la Croix, implique deux choses : *premièrement* le mot « secretum » est utilisé au sens de mystère (et non de solitude comme dans la *Vulgate* ou de misère comme dans le texte massorétique) et *deuxièmement* le mystère se réfère à l'union avec l'époux divin que l'épouse ne sait et ne veut pas exprimer. L'épouse ne sait pas l'exprimer précisément parce que cette union est mystérieuse pour elle. L'hypothèse de Klüeting est qu'Edith Stein devait bien connaître le *Cantique spirituel* de Jean de la Croix déjà en 1921 (cf. p. 75).

9. VFJ 221.

étudie la question de la personne humaine, de différentes manières en histoire et en littérature, en psychologie et en philosophie. On le verra clairement dans le choix du thème de sa thèse chez Husserl : elle s'intéresse à l'empathie (*Einfühlung*), non seulement parce que la connaissance intersubjective est présupposée à la connaissance objective du monde<sup>10</sup>, mais aussi parce que les actes d'empathie nous donnent une connaissance de l'intérieur des personnes étrangères, de leurs vécus. L'intérêt pour la personne humaine n'est pas purement théorique, mais il provient de sa vie et de ses amitiés. Nous pouvons dire que les amitiés éveillent en elle la question de la personne humaine qu'elle cherchera ensuite à approfondir dans ses études philosophiques tout au long de sa vie.

### Le travail philosophique, source de joie et source d'épreuves

Edith Stein découvre son sens et inséparablement sa mission dans son travail philosophique personnel qui – pour elle – est à la fois source de joie et source d'épreuves. Elle décrit longuement le semestre d'hiver 1913-1914 à Göttingen où elle se consacre non seulement au premier jet de sa thèse, mais aussi à la préparation de son examen d'état en histoire, en littérature allemande et en philosophie. Suivent alors les passages peut-être les plus connus de son autobiographie où elle fait allusion à son volontarisme bafoué : « Mon travail m'entraîna progressivement dans un véritable désespoir. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais devant quelque chose dont je ne pouvais pas venir à bout par ma seule volonté. [...] Je m'étais souvent vantée d'avoir un crâne plus dur que les murs les plus épais, et maintenant j'avais mal au front à force de le cogner, et le mur refusait inexorablement de céder. » (*VFJ* 362) Dans ce désespoir<sup>11</sup>, il

10. *VFJ* 351.

11. Il s'agit ici de la deuxième dépression qu'Edith relate dans son autobiographie. La première en été 1912 est la conséquence de sa lecture du roman 'Helmut Haringa' de Hermann Popert publié deux ans plus tôt et décrivant entre autre la perversion morale dans le milieu étudiant (cf. *VFJ* 279s. [254s.]). Mais là encore, il s'agit d'une forme d'impuissance par rapport à une situation irréconciliable avec son idéal.



y a le décalage entre d'un côté la surcharge de travail qu'elle exige d'elle-même sans ménagement et de l'autre côté ses forces personnelles limitées<sup>12</sup>. Mais il faut également ajouter ce qu'elle appelle ses luttes solitaires pour la clarté philosophique : « Cette lutte pour accéder à la clarté se déroulait alors en moi dans de grands tourments et ne me laissait de répit ni le jour ni la nuit. » (VFJ 362) Cette tension énorme s'explique en partie par le brillant avenir auquel elle aspire. L'expérience éprouvante est alors que son effort ne suffit pas pour arriver à la clarté, pour contribuer d'une manière originale à la phénoménologie naissante.

Qu'est-ce qui la fait sortir de sa dépression ? L'amitié philosophique avec Adolf Reinach est déterminante. Alors que, dans sa quête, elle erre dans le brouillard, seul Adolf Reinach arrive à la libérer de ses doutes sur la valeur de sa production philosophique. Son encouragement était nécessaire pour qu'elle commence la rédaction de sa thèse. Reinach lui fixe un délai de trois semaines pour rendre compte de son avancement : « Il me fallut mobiliser plus d'énergie intellectuelle que pour aucun de mes travaux précédents. Je crois que celui qui n'a pas lui-même essayé de faire œuvre créatrice en philosophie peut à peine s'en faire une idée. Du reste, je ne me souviens pas avoir éprouvé alors un peu de ce sentiment de bonheur que j'ai connu plus tard dans mon travail, une fois surmonté le premier effort douloureux. » (VFJ 368) La joie ne vient pas encore de la réflexion philosophique elle-même, mais de ses rencontres amicales avec Reinach qui a le don de la confirmer dans sa recherche. Plus tard, quand elle reprendra son travail après son service comme infirmière à la Croix Rouge, elle fera l'expérience contrastée de la douleur et du bonheur du travail philosophique : « J'étais comme un point minuscule dans l'espace infini [...] Je me renversais complètement sur ma chaise et dirigeais, en une douloureuse tension, mon esprit sur ce qui pour moi était la question la plus pressante. Au bout d'un certain temps, c'était comme si

12. Ce n'est pas pour rien qu'elle va plus tard, en 1918 ; dans sa contribution aux annales de Husserl *Causalité psychique*, insister beaucoup sur ce qu'elle appelle la 'force vitale'.

une lumière commençait à poindre. Je pouvais au moins formuler une question et je trouvais des moyens de la prendre à bras-le-corps. [...] Lorsqu'on m'appelait pour le déjeuner, c'était comme si je revenais d'un autre monde. Je descendais épuisée mais remplie de joie. » (VFJ 488) Edith Stein arrive à une clarté seulement relative dans son travail, car « dès que j'avais éclairci un point, d'autres questions apparaissaient, pointant dans différentes directions » (VFJ 487). Il serait intéressant de voir de plus près comment ce questionnement autour de la personne humaine est pour Edith Stein une préparation à l'Évangile. On pourrait montrer justement que les questions anthropologiques la renvoient aux questions théologiques – le mystère de la personne humaine au mystère de Dieu.

## La recherche de sens dans l'histoire européenne

Jusqu'à présent, notre réflexion s'est limitée au sens de l'histoire personnelle d'Edith Stein. Ce procédé se justifie par la nécessité de thématiser distinctement les questions les unes après les autres, même si cela nous empêche de voir le tout, car, très tôt, Edith Stein était consciente que son histoire personnelle ne pouvait se comprendre qu'en tant qu'insérée dans une histoire plus large. Le titre de la contribution suggère que cette histoire plus large est européenne. Et voilà que nous risquons de tomber dans un anachronisme. Car Edith Stein est très attachée à sa Prusse natale et, à son époque, il n'existe rien de comparable à une *Union européenne*. Les trois premiers chapitres de la *Vie d'une famille juive* sont marqués par cette attitude foncièrement allemande et l'intérêt pour l'Europe ne se laisse pas percevoir. En plus, elle écrit son témoignage pour montrer combien sa famille est allemande et combien il est absurde de vouloir priver les juifs de leur patrie. En même temps, son éducation libérale l'empêche de tomber dans un « chauvinisme triomphaliste » (VFJ 216) comme il ressort de son attitude face à la célébration de Sedan le 2 septembre commémorant la victoire sur Napoléon III en 1870 : « Le fait de continuer encore à célébrer cette victoire sur

les Français m'était déjà en soi très peu sympathique. Je n'étais pas pacifiste, mais je trouvais qu'un tel comportement envers un adversaire vaincu n'était pas chevaleresque. » (VFJ 217) Pour éviter la célébration avec discours et chants patriotiques, elle demande la permission de faire une sortie de deux jours avec sa classe, ce que le sévère directeur Roehl, un « conservateur pur et dur » (VFJ 215), accorde sous condition de trouver un professeur accompagnateur et de faire une célébration de Sedan en route qu'Edith Stein fait faire à une marionnette.

En même temps se développe chez Edith Stein une conscience très vive de la solidarité du genre humain. Le choix de ses études après le baccalauréat est guidé par le désir de servir l'humanité de manière efficace : « Nous sommes en ce monde pour servir l'humanité... Le meilleur moyen d'y arriver c'est de faire ce pour quoi on a les aptitudes requises... Donc... La conclusion m'apparut incontestable. » (VFJ 228) Edith Stein considère les études philosophiques comme une aptitude personnelle et par conséquent comme un service de l'humanité. Le lien intime qu'Edith perçoit entre philosophie et service de l'humanité peut également aider à comprendre pourquoi sa philosophie se dessine dès le début comme une philosophie de l'homme, d'autant plus que celle-ci touche non seulement à la personne humaine prise isolément, mais encore aux relations intersubjectives<sup>13</sup>.

L'intérêt d'Edith Stein pour la dimension communautaire de la vie humaine est mis en évidence également par son intérêt pour l'histoire. À l'université de Breslau, notamment grâce à l'enseignement des professeurs Kaufmann et Ziekursch, elle est sensibilisée aux connexions internationales au-delà de la seule

13. Cela se voit bien dans sa thèse sur l'empathie, où elle commence avec le questionnement sur les relations intersubjectives (les actes d'empathie) pour ensuite se poser la question de la structure et du développement de la personne humaine. Dans les autres œuvres, on trouve cette même alternance entre la question sur la personne prise en elle-même (E. STEIN, *Introduction à la philosophie* (ESGA 8), *Causalité psychique* (ESGA 6)) et en relation avec d'autres personnes (E. STEIN, *Individu et communauté, De l'État* (ESGA 7), Cerf, éd. Universitaires de Fribourg, 1989).

perspective prussienne : « Voir globalement l'interdépendance entre les événements de l'histoire mondiale réveilla mon vieil amour pour l'histoire. » (VFJ 245) Nous voyons ici plus clairement ce qui gênait Edith Stein dans le triomphalisme prussien. Celui-ci implique une attitude d'autosuffisance comme si la Prusse existait indépendamment et au-dessus de toutes les autres nations. D'un côté, l'histoire ne se laisse pas limiter à une seule nation prise isolément et de l'autre côté, elle ne se réduit pas à une glorification du passé. Autant Edith rejette le triomphalisme prussien, autant elle maintient sa fierté d'être allemande, mais sous la forme d'un patriotisme modéré.

L'amour de l'histoire « n'était pas chez moi une manière purement romantique de me plonger dans le passé ; une participation passionnée aux événements politiques du présent représentant l'histoire en train de s'écrire y était très étroitement associée et ces deux aspects provenaient sans doute de la conscience exceptionnellement forte que j'avais de la responsabilité sociale, du sentiment de la solidarité qui unit l'ensemble de l'humanité comme aussi les communautés plus restreintes. » (VFJ 245) Edith Stein propose ici une synthèse de sa conception de l'histoire qui consiste, il est vrai, en une plongée dans le passé, mais d'une manière qui n'est pas déconnectée du présent et qui permet de mieux agir. La recherche historique implique une recherche de sens pour aujourd'hui. L'intérêt politique se déclarait déjà au lycée où elle évoque sa lecture régulière des journaux<sup>14</sup>. Au moment du bac, les étudiantes publient une revue humoristique avec une strophe décrivant chaque étudiante. Edith est présentée de la manière suivante : « Égalité de l'homme et de la femme / c'est ce que la suffragette réclame / Assurément un de ces jours / nous la verrons ministre. » (VF 229) Même si cette prophétie ne s'est pas réalisée, Edith s'est lancée, après la première guerre mondiale, dans l'aventure politique dans le *Parti démocrate allemand* où elle sensibilise les femmes au droit de vote actif et passif. Cela

14. VFJ 214.

ressort non pas de son autobiographie, mais de sa correspondance avec Roman Ingarden, dans laquelle nous trouvons quelques jalons par rapport à son engagement politique : l'espoir d'être élue dans le bureau du parti, le conflit des générations et finalement le dégoût avec cette phrase assassine : « Il me manque complètement ce qu'il faut pour ce métier : une conscience peu délicate et une peau bien épaisse. »<sup>15</sup>

Edith Stein insiste également sur le lien entre politique et responsabilité sociale. Ce lien se laisse percevoir chez elle plus particulièrement au début de la Grande Guerre. Dans la description qu'elle en donne, on ne voit pas affleurer la question de pouvoir l'éviter. Elle assume l'état de fait et manifeste sa participation consciente aux événements. En revenant chez elle à Breslau, après la mobilisation générale, elle retrouve sa famille élargie et souffre de l'insouciance de la mère de son futur beau-frère Hans : « Je pus à peine supporter d'être assise à prendre le thé en écoutant madame Biberstein raconter les petites histoires de sa vie de tous les jours. » (VFJ 387) Edith, au contraire, se sent personnellement concernée par la guerre : « Je n'ai plus de vie à moi, me dis-je. Je dois investir toutes mes forces dans ce qui est en train de se passer. Quand la guerre sera finie, et si je suis encore vivante, je pourrai me remettre à penser à mes affaires personnelles. » (VFJ 387)<sup>16</sup> Concrètement, elle suit un cours d'aide-soignante et perfectionne sa formation auprès de sa sœur Erna. À la fin du cours d'un mois, elle se met à « disposition sans poser de restriction. Je n'avais pas d'autre souhait que de partir le plus tôt possible et le plus loin possible, de préférence sur le front dans un lazaret de campagne. » (VFJ 388) Mais, en réalité, aucune convocation ne suit et elle continue donc à travailler à l'hôpital de Tous-les-Saints à Breslau, puis elle reprend son travail philosophique à Göttingen à partir d'octobre 1914 et, début janvier, elle passe son examen d'État en

15. E. STEIN, *Correspondance I (1917-1933)*, p. 200, lettre du 27 décembre 1918.

16. Ce témoignage personnel d'Edith Stein est à lire comme une manifestation de la solidarité juive vis-à-vis du peuple allemand.

philosophie, histoire et littérature. Finalement, en avril 1915, elle est appelée à Mährisch-Weisskirchen où elle sert pendant six mois dans un lazaret de guerre. Ce temps est à la fois la concrétisation de son service de l'humanité et son remerciement au pays qu'elle aime.

Pour synthétiser, Edith Stein parle dans son autobiographie de l'Allemagne et du monde entier, mais elle ne développe pas une attention particulière à la question de l'Europe. Dans le texte, nous trouvons seulement deux occurrences où elle utilise l'adjectif « européen ». La première occurrence touche à Max Lehmann et ses cours d'histoire à Göttingen dont Edith Stein dit : « J'appréciais sa manière d'adopter une perspective européenne » (VFJ 347), même si cela ne l'empêche pas de rejeter sa perspective antiprussienne. La deuxième occurrence concerne la première guerre mondiale : « En plein milieu de notre paisible vie estudiantine éclata la bombe de l'assassinat par un Serbe du prince héritier d'Autriche-Hongrie. Tout le monde passa le mois de juillet à se poser cette unique question : va-t-on en arriver à une guerre européenne ? » (VFJ 382) Les deux citations montrent bien les deux extrêmes des relations européennes entre harmonie et conflit. D'un côté, la guerre comme résultat d'un nationalisme exacerbé et de l'autre côté, l'harmonie qui peut résulter du dépassement d'une perspective nationaliste. Mais comment dépasser d'une manière juste la perspective nationaliste ? Une première piste de réponse serait que les États européens auraient à abandonner leur autonomie à une structure supérieure qui absorberait l'autonomie de ses membres en un État européen. Ce serait la situation opposée au nationalisme : au lieu d'avoir des États isolés, on aurait un seul État unifié ou plutôt uniformisé. La difficulté majeure de cette proposition est qu'elle manque de réalisme. En effet, comment gouverner d'une manière homogène une réalité aussi hétéroclite que celle de l'Europe. Pour cette raison s'impose une autre piste de réponse qui prend en compte la diversité des pays européens et qui se dégage de l'autobiographie d'Edith Stein qui y exprime sa conviction « du sens et de la nécessité tant naturelle qu'historique des États particuliers et

de la diversité des peuples et des nations. » (VFJ 245) L'unité de l'Europe ne pourra pas s'acquérir au prix de l'autonomie des États qui la constituent. D'une certaine manière, l'unité ne se réalise pas malgré l'autonomie des États, mais grâce à elle. Cela ne résout pas les problèmes concrets, mais donne des repères pour évaluer le rôle des structures supranationales dans la relation entre États autonomes.

## Conclusion

L'autobiographie d'Edith Stein nous montre, à travers les joies et les épreuves de sa vie, ce qui l'a motivée dans sa jeunesse à la fois du point de vue personnel et communautaire. On pourrait reprendre et résumer cette motivation avec une lettre qu'elle adresse à son ami Roman Ingarden en pleine guerre : « Il me reste seulement deux motivations : la curiosité de voir ce que va devenir l'Europe, et l'espoir d'apporter ma contribution en philosophie. »<sup>17</sup> Les intérêts historique et philosophique peuvent remplir une vie au moins provisoirement, mais est-ce que cela peut remplir pleinement une vie ? Cela fait sens d'étudier la philosophie et l'histoire, mais quel est le sens de la philosophie et de l'histoire ? Il faut citer à cet égard une autre lettre d'Edith Stein à Ingarden, écrite quelques mois plus tôt, où elle manifeste à merveille l'impossibilité d'arriver au sens ultime de la philosophie de l'homme et de l'histoire sans poser la question de Dieu : « c'est impossible de conclure un enseignement sur la personne sans aborder la question de Dieu, et c'est impossible de comprendre ce qu'est l'histoire. Je n'y vois naturellement pas encore clair du tout. »<sup>18</sup> La mise en lumière de la dimension religieuse de sa quête serait la tâche pour une autre contribution.

Christof BETSCHART ocd

17. E. STEIN, *Correspondance I (1917-1933)*, p. 103, lettre du 6 juillet 1917.

18. E. STEIN, *Correspondance I (1917-1933)*, p. 82, lettre du 20 février 1917.

Christof BETSCHART ocd : Carme de la Province d'Avignon Aquitaine, directeur de l'Institut Jean de la Croix, licencié en théologie et philosophie, a soutenu sa thèse sur l'individualité de la personne humaine chez Edith Stein en octobre 2012 à l'université de Fribourg (Suisse), articles sur l'anthropologie et la philosophie d'Edith Stein.